

CHET

France des lo...
augrand : c...
vendredi.

amis que la...
end la circ...
particulier...
Grande Allée...
salons de...
où il aura...
voir.

l'autre jour :
Beaugrand ne...
terme. Il se...
qui l'a port...
tre celle de...
Il trouvait...
uil civique é...
, et pour le s...

anglais. Auj...
il fera place...
se avec moi dans ma ferme de Marin...
on du Viol...
i : il nous pa...
obabilité que...
mande pas e...
C'est un hom...
uif battu. A...
des au gén...
de Batoché...
avec l'espoir...
se montre...
Ayant ax que...
ux blancs, me dit :

il est enc...
s'est dit...
e cinquante...
at de Sa Maj...
ne d'Angleter...
occasion le...
u tous les m...
ait 10.000 an...
ns de maire...
1887, il tien...
ré Champan...
e le bras. V...
ent il est inu...
e demandera...
l'abolition...
our de révis...
de foudre d...
aux prochain...
us fort qu'il...
ppellera la c...
de la cité p...
i nous a affi...
verts de peau sans chair, un de ces...
es, qui vivent un siècle.

étonnante...
razeau...
e à MM...
autres ma...
les notes...
que vous...
LA CREME...
5 cts. No...
Petit Bouq...
& Son, 6...
uion, 3 pou...

de fumeurs...
me proport...
St-Laire...
une verte...
de quelq...

de quelq...
de quelq...
de quelq...
de quelq...
de quelq...

de quelq...
de quelq...
de quelq...
de quelq...
de quelq...

de quelq...
de quelq...
de quelq...
de quelq...
de quelq...

de quelq...
de quelq...
de quelq...
de quelq...
de quelq...

de quelq...
de quelq...
de quelq...
de quelq...
de quelq...

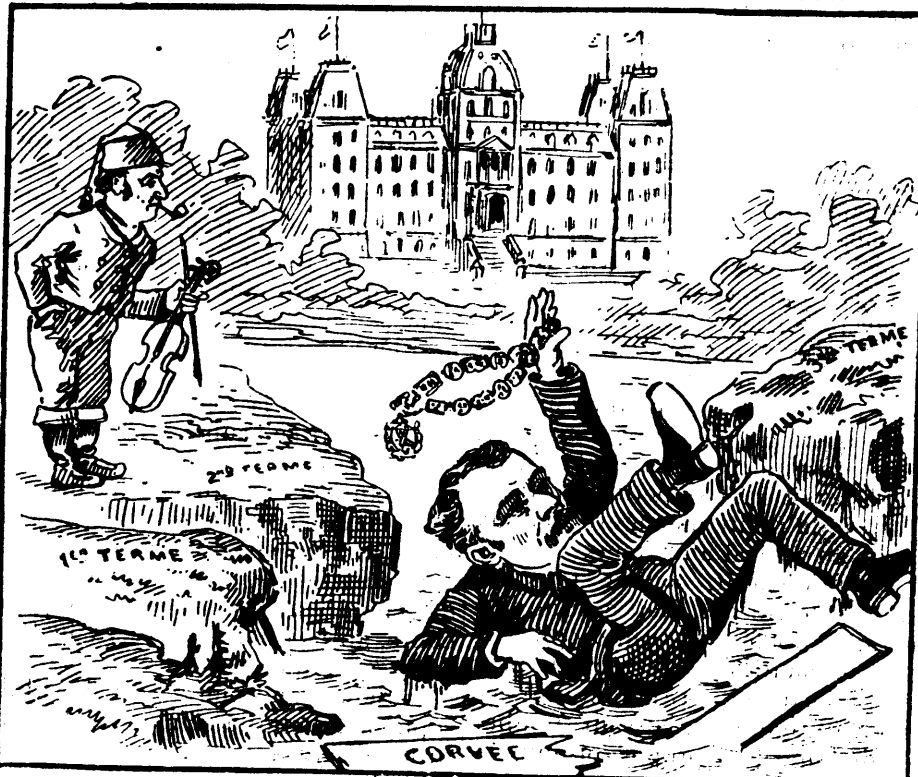
de quelq...
de quelq...
de quelq...
de quelq...
de quelq...

de quelq...
de quelq...
de quelq...
de quelq...
de quelq...

de quelq...
de quelq...
de quelq...
de quelq...
de quelq...



LE FERMIER.



LA MAIRIE

LADÉBAUCHE — Votre Honneur, vous n'auriez pas dû marcher sur cette vieille planche toute vermoulue. Je savais que cet accident là vous arriverait.

vous venez de voir, devint amoureux fou de cette fille, mais amoureux comme on ne l'est pas. D'abord on s'aperçut qu'il oubliait tout, qu'il ne pensait plus à rien. Mon père lui répétait sans cesse : — Voyons, Jean, qu'est-ce que tu as ? Es-tu malade ?

Il répondait ? — Non, non, m'sieu le baron. J'ai rien. Il maigrit ; puis il cassa des verres en servant à table et laissa tomber des assiettes. On le pensa atteint d'un mal nerveux et mon père, plein de sollicitude pour son serviteur, se décida à l'envoyer dans une maison de santé. L'homme, à cette nouvelle, avoua. Il choisit un matin, pendant que son maître se rasait, et, d'une voix timide : — M'sieu l'baron... — Mon garçon.

C'qu'i m'faudrait, voyez-vous, c'est point des drogues... — Ah ! Quoi donc ? — C'est l'mariage ! Mon père stupéfait se retourna : — Le mariage ? Tu es donc, tu es donc... amoureux... animal ? — C'est ça, m'sieu l'baron.

Et mon père se mit à rire d'une façon si immodérée, que ma mère cria à travers le mur : — Qu'est ce que tu as donc, Gontrah ? Il répondit : — Viens ici, Catherine. Et quand elle fut entrée, il lui raconta, avec des larmes de gaieté plein les yeux, que son imbécile de valet était tout bêtement malade d'amour.

Au lieu de rire, maman fut attendrie. — Qu'est-ce que tu aimes comme ça, mon garçon ? Il déclara, sans hésiter : — C'est Louise, madame la baronnie. Et maman reprit avec gravité : — Nous allons tâcher d'arranger ça pour le mieux.

Louise fut donc appelée et interrogée par ma mère ; et elle répondit qu'elle savait très bien la flamme de Jean, que Jean s'était déclaré plusieurs fois, mais qu'elle ne voulait point de lui. Elle refusa de dire pourquoi.

Et deux mois se passèrent, pendant lesquels papa et maman ne cessèrent de presser cette fille d'épouser Jean. Comme elle jurait n'aimer personne autre, elle ne pouvait apporter aucune raison sérieuse à son refus. Papa, enfin, vainquit sa résistance par un gros cadeau d'argent ; et on les établit, comme fermiers, sur la terre où nous sommes aujourd'hui. Ils quittèrent le château, et je ne les vis plus pendant trois ans.

Au bout de trois ans, j'appris que Louise était morte de la poitrine. Mais mon père et ma mère moururent à leur tour, et je fus encore deux ans sans me trouver en face de Jean.

Enfin, un automne, vers la fin d'octobre, l'idée me vint d'aller chasser sur cette propriété. J'arrivai donc, un soir, dans cette maison, un soir de pluie. Je fus stupéfait de trouver l'ancien soldat de mon père avec des cheveux tout blancs, bien qu'il n'eût pas plus de quarante-cinq ou six ans.

Je le fis dîner en face de moi, à cette table où nous sommes. Tout à coup, après que la servante fut partie se coucher, l'homme murmura : — M'sieu l'baron... — Quoi, maître Jean ?

— J'ai d'quoi à vous dire. — Dites, maître Jean. — C'est qu'ça... qu'ça m'chiffonne. — Dites toujours. — Vous vous rappelez ben Louise, ma femme ? — Certainement que je me la rappelle. — Eh ben, alle m'a chargé d'eune chose pour vous. — Quelle chose ? — Eune... eune... comme qui dirait eune confession.

— Ah ! quoi donc ? — C'est... c'est... j'aimerais ben pas vous l'dire tout d'même, mais i faut... i faut... et ben, c'est pas d'la poitrine qu'alle est morte, c'est... c'est... d'chagrin, v'là la chose au long pour finir.

Dès qu'alle fut ici, alle maigrit, alle changea, qu'alle n'était pu r'connaisable au bout d'six mois, pu r'connaisable, m'sieu l'baron. C'était tout comme mé avant d'p'pouser, seulement que c'était l'opposé, tout l'opposé.

J'fis v'nir le médecin. Il dit qu'alle avait eune maladie d'foie, eune... eune... apati-que. Alors j'achetai des drogues, des drogues, des drogues, pour pu de trois cents francs. Mais alle n'voulait point les prendre, alle ne voulait point ; alle disait : — Pas la peine, mon pauve Jean. Ça n'sra rien.

Et pis que je la trouvai pleurant, eune fois ; je savais pu qué faire, non, je savais pu. J'y achetai des bonnets, des robes, des pommades pour les cheveux, des bouques d'oreilles. Rien n'y fit. Et j'compris qu'alle allait mourir.

V'là qu'un soir, fin novembre, un soir de neige, qu'alle avait pas quitté son lit d'la journée, alle me dit d'aller quérir l'ouré. J'y allai. Dès qu'i fut venu : — Jean, qu'alle me dit, j'va te faire ma confession. Je te la dois. Ecoute, Jean. Je t'ai jamais trompé, jamais. Ni avant ni après le mariage, jamais. M'sieu le curé est là pour l'dire, lui connaît mon âme. Eh ben, écoute, Jean, si j'meurs, c'est parce que j'ai pas pu m'consoler d'être pu au châtea, parce... j'avais trop... trop d'amitié pour m'sieu l'baron René. Trop d'amitié, t'entends, rien que d'l'amitié. Ça m'tue. Quand je l'ai pu vu, j'ai senti que j'mourrai. Si je l'avais vu, j'aurais existé ; seulement vu, t'entends, seulement vu, rien de pu. J'veux que tu li dises, un jour, plus tard, quand j's'rai pu là. Tu li diras. Jure-le... jure-le... Jean, d'avant m'sieu l'curé. Ça m'consolera d'savoir qu'il l'saura un jour, que j'suis morte de ça... v'là... jure-le...

Mé j'ai promis, m'sieu l'baron. Et j'ai tenu ma parole, foi d'honnête homme. Et il se tut, les yeux dans les miens.

Cristi ! mon cher, vous n'avez pas idée de l'émotion qui m'a saisi en entendant ce pauvre diable, dont j'avais tué la femme sans m'en douter, me le raconter comme ça, par cette nuit de pluie, dans, cette cuisine. Je balbutiais : — Mon pauvre Jean ! mon pauvre Jean ! Il murmura : — V'là la chose, m'sieu le baron. J'y pouvons rien, ni l'un, ni l'autre. C'est fait. Je lui pris les mains à travers la table, et je me mis à pleurer.

Il demanda : — Voulez-vous v'nir à la tombe. — Je fis : "Qui" de la tête, ne pouvant plus parler.

Il se leva, alluma une lanterne, et nous voici partis à travers la pluie. Il ouvrit une porte, et je vis des croix de bois noir. — Il dit soudain : — C'est là, devant une plaque de marbre, et posa dessus sa lanterne afin que je pusse lire l'inscription :

A LOUISE-HORTENSE MARINET
Femme de Jean-François Lebrument, cultivateur.
Elle fut fidèle épouse. Que Dieu ait son âme !

Nous étions à genoux dans la boue, lui et moi, avec la lanterne entre nous, et je regardais la pluie frapper le marbre blanc. Et je pensais au cœur de celle qui était morte. Oh ! pauvre cœur ! pauvre cœur !

Depuis lors, je reviens ici, tous les ans. Et, je ne sais pourquoi, je me sens troublé comme un coupable, devant cet homme qui a toujours l'air de me pardonner.

GUY DE MAUPASSANT.

VARIETES

Le concierge d'une maison très mal tenue a cru devoir mettre au bas de l'escalier l'écriteau traditionnel :

ESSUYEZ VOS PIEDS S. V. P.
Un mauvais plaisant a ajouté au-dessous :
En descendant.

LE SOUTERRAIN DU CHATEAU

Le Violoneux-en-chef est descendu l'autre jour dans les souterrains de l'ancien château de Ramezay, au coin de la rue Notre-Dame et de la Place Jacques-Cartier. Là il a pu voir les engins de guerre et les munitions qui y sont déposés pour la défense de la place. Il y a les mitrailleuses de DeKuyper, des pièces de 60 de Hennessey, des torpilles de Molson, des carabines à longue portée de Reinhardt. Dans la salle de tir, on tirait un coup pour cinq cents. La portée des armes est garantie.

Le comble de l'art :
Pour un serrurier, c'est raccommoder la clef des champs.

Pour une blanchisseuse, c'est repasser une leçon.

Pour un charron, c'est faire la roue sans voir les cieux.

FRANK LABELLE ET SON MUSEE.

Frank Labelle mérite un bon point pour avoir doté la rue Bleury du restaurant le plus chic et le plus original de la ville. Il faut voir les décorations pour en parler ; c'est le plus joli coup d'œil imaginable. Son musée de curiosités n'a pas de rival. Ici on donne, gratis, aux consommateurs, tous les jours, au soir. Cet établissement, qui s'appelle le Payillon est au No. 65 rue Bleury. Si vous y allez une fois, vous êtes sûr d'y retourner.

Le vrai fumeur :
Un individu tombe du deuxième étage dans la rue. En se relevant, il porte vivement la main aux poches de sa redingote :

— Vous avez du regard ? lui demanda-t-on. — Oh ! non... je regardais seulement si ma pipe n'était pas cassée !

Le BALMORAL tenu par J. A. THOUIN, au coin des rues Laganchetière et St. Constant, est un restaurant qui, par la délicatesse et le bon goût de son architecture intérieure, est une véritable bonbonnière. On y trouvera toujours un service attentif, des cabinets privés meublés confortablement, et le stock de vins, liqueurs et cigares peut soutenir une comparaison avantageuse avec celui des premiers restaurants de la Puissance. Une visite est sollicitée afin que vous puissiez vous en convaincre. 6 - 4 ins.

En classe :
Le professeur. — Poignet a-t-il un féminin ? L'élève. — Oui, monsieur, on dit un poignet une poignée.

La Bibliothèque à Cinq Cents voit chaque jour son succès s'affermir. D'où lui vient cette faveur particulière du public ? Il suffit de parcourir au hasard un des numéros hebdomadaires de cette intéressante publication et l'on se rendra immédiatement compte du choix éclairé, de l'attention scrupuleuse qui président à sa composition.

Les sujets les plus variés dans le Roman, la Littérature, l'Histoire, les Voyages, les Scènes du Désert ou de la Vie Indienne, y sont tour à tour développés avec l'attrait puissant des poignantes émotions que font naître les grands spectacles de la nature, et l'analyse des sentiments les plus tendres et les plus délicats du cœur humain.

A ces divers titres, La Bibliothèque à Cinq Cents a sa place marquée d'avance à tous les foyers, où elle fera les délices du vieillard aussi bien que celles de la jeune fille.